

vraiment une drôle d'affaire d'ailleurs que cette chose), ceux années 1980, ceux de l'armée, ceux infirmiers et médecins, les *sunshine trolls*, les mariés. J'en avais des énormes, j'en avais en toutou, en biscuit, en sac à dos. J'avais une banque en troll, aussi. J'en avais sincèrement pour tous les goûts et j'étais vraiment super fier de ma collection. Bien entendu toute la famille contribuait, à chaque Noël et à chacune de mes fêtes et aussi juste pour le plaisir des fois, à l'accumulation très absurde de ces choses aux cheveux verts. Je me rappelle de ce midi-là où en arrivant chez moi pour dîner ma mère avait déposé sur la table une boîte avec six petits trolls dedans. Ceux-là c'étaient ceux des années 1980 ... Je me souviens de ce matin-là de ma fête de huit ans où je me suis réveillé avec un nouveau toutou dans les bras (encore et toujours un troll !).

Et je me souviens aussi de cet après-midi-là.

~~Non.~~

~~J'ai parlé des trolls, mais j'ai pas parlé de l'essentiel. J'ai eu une grand-mère qui m'appelait son *chum*, elle était merveilleuse pis je l'aimais profondément. C'était mon amie, ma confidente. Elle me faisait rire et son affection est encore aujourd'hui la plus douce pis la plus convaincante~~

que j'ai reçue. Elle vivait à Chicoutimi, moi à Québec, et longtemps on a descendu chaque fin de semaine au Saguenay. Le vendredi matin, ma mère faisait ma valise de linge, moi je faisais ma « vraie » valise, ma noire en plastique, celle où je mettais mes affaires préférées, mes nouveaux livres, ma musique, des bricolages, etc. C'était pour lui montrer tout ça, à elle. Aujourd'hui, avec le recul, je me rends compte de sa patience. Parce qu'elle devait se taper tous les vendredis soirs une séance de vidage de valises avec explication et *feed-back* pour chaque nouvelle bébelle.

Bon. Voilà, j'ai parlé de ma grand-mère Nicole.

Maintenant.

Cet après-midi-là.

2- J'avais onze ans. J'étais chez moi, dans la salle de bain avec ma mère qui nettoyait la douche, quand, par surprise, sont arrivés mon grand-père pis ma grand-mère. Ce qui est super quand on est enfant c'est le non-besoin de verbaliser toute émotion ou sensation. C'est vrai pis c'est dommage qu'on perde aussi ça en vieillissant. On est là, on est bien, on est heureux, content, surpris pis on sourit. On embrasse, on serre, on embrasse encore, on serre plus fort pis on dit rien. Parce

TROLLS

DEBUT.

que ça sert à rien de parler, c'est moins plaisant. Quel plaisir on a maintenant à rester là, devant l'autre, et à dire : « Je suis content de te voir. » Ça passe bien, c'est sobre, c'est contenu, c'est comme une valeur sûre sociale, mais c'est vraiment moins plaisant que de faire tomber l'autre sur le dos en se tirant dessus. Je suis pas allé jusqu'à faire tomber ma grand-mère cette fois-là, mais quand même Je l'ai serrée très très fort. Son sourire était blanc, ses mains étaient moins habiles sur mon dos, ses yeux étaient plus volontaires. Elle avait pour moi ~~espéré~~ ~~été~~ ~~une~~ ~~bonne~~ ~~collection~~ ~~de~~ ~~films~~. ~~Ça~~ ~~est~~ ~~un~~ ~~toutou~~ ~~magnifique~~, pas très gros. C'était un troll un peu réinventé il me semble, son visage était moins naïf, c'était un troll qui semblait plus tendu, peut-être plus amer ou fatigué. Pis y'avait à l'intérieur du troll des bonbons. Des bonbons que j'officialisais, quelques minutes plus tard dans le salon, comme étant les meilleurs bonbons que j'avais jamais mangés.

Pendant que leur saveur, leur couleur

pendant que la texture du tissu sur mes mains

pendant que j'étais assis par terre face au divan

que le soleil me chauffait dans le dos

pendant que tout ça  
ces sensations-là

faisaient leur chemin en moi

pendant que la surprise pis le bonheur pis le bien-être faisaient encore leur chemin en moi j'ai appris que ma grand-mère avait un cancer. J'entendais ma mère.

Sa voix pis les larmes ont elles aussi fait leur chemin en moi.

Ça été le premier contact que j'ai eu avec le cancer et aussi avec cette idée-là de la mort.

Pis ce qui m'impressionne c'est que ces choses-là nous quittent pus jamais après.

Pour moi maintenant le cancer goûte les bonbons.

FIN

Une tonne de choses ont pour moi aucune saveur, aucune sensation, aucune texture. Mais aussi, une tonne de choses banales ont pour moi des référents ben trop graves, ben trop dramatiques; mettons pour moi le mot *sang* me renvoie à la guerre, au meurtre. Pourtant j'ai du sang partout en moi. Le mot *avion* me renvoie à la disparition, à cette image-là de manger la chair d'un cadavre, perdu dans une montagne. Mais j'adore voyager.

Pourquoi je dis ça.

Je dis ça parce qu'à l'inverse, le mot *cancer*, lui, un mot terrible, me renvoie à quelque chose de très banal, me renvoie à des petits bonbons roses,

## Grenier

~~Je suis née, ma mère avait juste dix-sept ans. Elle étudiait pour être hôtesse de l'air, mon père était plus vieux, il avait vingt-quatre ans, lui, il était déjà pilote d'avion. Comme il était souvent parti, on vivait dans un appartement en haut de chez mes grands-parents, ceux du côté de mon père, pour que ça nous fasse du monde qu'on connaît, pas trop loin, du monde qui venait aider ma mère ou me garder, des fois, quand elle sortait avec des amies ou qu'elle travaillait. Elle a travaillé toute sa vie « juste pour un p'tit boutte, juste en attendant » pour un genre de traiteur qui faisait le service dans des réceptions. Ma mère détestait son emploi. Moi, j'adorais ça aller travailler avec elle, toucher, goûter à tout. Je trouvais son petit costume bleu très beau, sa petite robe bleue avec un grand collet blanc très belle, pis je lui disais ça, que je la trouvais belle dans son costume, je lui disais : « Maman, j'te~~

~~trouve super dans ton costume. » Mais ma mère détestait son costume, ma mère détestait son emploi, ma mère détestait qu'on lui parle de son **début** costume pis de son emploi.~~

~~Notre appartement était comme dans le toit de la maison, mon grand-père appelait ça le grenier, et je sais que ça faisait vraiment chier ma mère de se faire dire qu'elle vivait dans le grenier, même si c'était pas réellement le cas. C'est peut-être parce qu'elle avait cette impression-là, de vivre dans un grenier, pour vrai, que ma mère réagissait mal aux blagues de mon grand-père.~~

~~Ma mère avait une petite pièce, qui était presque un garde-robe, avec le plafond en pente, mais avec une immense fenêtre qui faisait presque tout un mur, où j'avais pas le droit d'aller. Y'avait là-dedans une chaise bercante et un petit meuble sur lequel ma mère déposait toutes les cartes postales que mon père lui envoyait de partout où il allait. C'est elle qui lui demandait ça, c'est elle qui lui demandait de lui envoyer des cartes postales de partout dans le monde. Ma mère s'assoit dans sa chaise pis fumait des cigarettes. Je pouvais pas la déranger, c'était très clair, je pouvais pas la déranger quand elle était là-dedans en train de fumer. Quand j'avais quelque chose à lui demander, je me rappelle, je m'assois en face de~~



la porte pis j'attendais que ça arrête de boucaner avant de cogner.

À chaque fois, j'entendais ma mère soupirer, son moment était fini, elle ouvrait la porte pis sortait sans rien dire. C'est arrivé souvent qu'elle ait les yeux remplis d'eau.

Je pense que ça a été un rêve vraiment important pour ma mère de devenir hôtesse de l'air. Je pense qu'elle rêvait de partir tout le temps, avec mon père, de voir le monde, d'être toujours ailleurs, de dormir dans des chambres d'hôtel. Elle se serait probablement tannée un jour, mais comme elle a jamais essayé, comme elle l'a jamais fait, elle est devenue profondément triste pis déçue. Sa vie était pas ce qu'elle voulait pour elle. Elle vivait dans un grenier pis elle étouffait de vivre là-dedans, de s'occuper d'un enfant presque toute seule pis de servir des cafés pas bons dans des salles de réception roses et vert pâle. Elle avait jamais voulu ça.

Et je le ressentais énormément.

Je le ressentais infiniment, j'étais mal, j'avais tout le temps peur de déranger tout le monde.

J'ai jamais eu aucune complicité avec elle. Je la trouvais belle, je voulais lui ressembler, je l'observais, mais ma mère est restée une étrangère, c'était comme une vedette de cinéma, une

idole, quelqu'un qu'on admire, qu'on regarde de loin pis de qui on s'approche, des fois, gêné, mal à l'aise, avec le cœur qui cogne. J'étais nerveuse de parler avec ma mère comme j'aurais été nerveuse de parler avec Nathalie Simard.

Y'avait même, je pense, une espèce de rivalité entre elle et moi, comme si elle ne me souhaitait absolument pas de faire de belles choses, de faire des choses que j'aime, de réaliser mes rêves.

Ça aurait pu être le contraire, elle aurait pu me souhaiter, à moi, de pas faire la même erreur, elle aurait pu me mettre en garde, m'avertir de jamais abandonner, que c'était important de le faire, mais c'était pas le cas, c'était le contraire en fait. Comme si ce que j'allais gagner lui enlèverait quelque chose.

Ma mère est morte l'année dernière. Notre relation est restée bizarre toute notre vie. Deux semaines après, j'ai reçu une carte postale, c'était une photo de notre ancienne maison, celle de mes grands-parents, celle où on vivait dans le grenier. Elle avait pris notre ancienne maison en photo, elle avait fait une carte postale avec ça, et c'était écrit derrière « Excuse-moi. Maman. »

C'est pas triste. C'est pas beau, c'est pas un beau geste, c'est pas une belle fin. Ça change rien

à notre relation, ma mère a pas été une meilleure mère, ça change rien à ça. Ça veut pas dire « Je t'aime », ça veut rien dire de tout ça. Ça veut juste dire « Je m'excuse » et c'est bien comme ça, c'est bien qu'elle se soit excusée, ça fait que je suis mieux avec ça, parce que pour la première fois, c'était pus juste dans ma tête, elle admettait, elle aussi, qu'il y avait eu ça entre nous, cette rivalité-là, ce malaise-là, ce mauvais *timing*-là, et elle s'excusait de ça. C'est juste plate qu'on se soit connues comme ça, ma mère pis moi. Que notre histoire se finisse avec un « Je m'excuse ». C'est pas triste. C'est plate.

FIN

## Hygiène

~~Je mange mes crottes de nez.~~

~~Parce que.~~

~~Ben c'est ça.~~

~~Parce que c'est salé.~~

~~Pis que j'aime ça. Les choses salées.~~

~~Parce que j'aime la texture.~~

~~Parce que c'est gratuit, pis que je suis attiré par les choses gratuites.~~

~~Parce que je suis nerveux pis que ça canalise mon stress.~~

~~Parce que j'aime ben ça en avoir un peu sur les doigts.~~

~~Parce que c'est plus fort que moi, quand j'en sens une dans mon nez, j'arrive pas à penser à autre chose.~~

~~Parce que oui, bon, peut-être que c'est une maladie mentale, mais c'est comme ça pis c'est pas si grave que ça.~~

~~Parce que de toute façon, y'en a des pires, je veux dire, y'en a qui violent des enfants parce que c'est plus fort qu'eux autres.~~



VINYLE

changent, et que si elles changent pas, c'est pas normal.

Le matin je suis repartie pour ~~vider mon appart~~ à Montréal, quatre heures d'autobus, j'ai vendu toutes mes vinyles, j'ai pris un billet d'avion pour Paris. Pendant le vol j'ai vomi, de peine je pense, d'impuissance et d'espoir. Ça se peut-tu vomir d'espoir? En tout cas. Ça avait pas juste rapport avec le référendum, ni avec mon père qui pleure. C'était comme une sorte de peine d'amour d'avec le monde. ~~Oh d'avec moi-même, je te sais pas trop.~~

DEBUT ①

Je suis arrivée en France en novembre, il faisait jamais beau, je me suis mise à passer ma vie dans les musées. ~~Quand on se rappelle ce passé? Quand est-ce que ça arrive? Les choses de la vie sont pas~~ Moi je voulais faire du dessin, être géniale et avoir un destin, habiter dans une chambre de bonne, manger des artichauts et des figues et des nouilles au beurre, fumer des Philip Morris, je restais coin St-Gilles et Turenne, dans le Marais, chez une fille qui s'appelait Anne-Claire. Je sortais avec son frère qui était marié. Je l'avais rencontré au musée Rodin, devant le Baiser, il s'était mis à saigner du nez quand il m'avait vuc, on avait tous les deux pris ça pour un signe, mais on n'aurait pas dû. Je suis restée en France quatre mois. Puis je n'ai plus eu d'argent. Je suis rentrée. C'est tout.

Pourquoi je raconte ça ? Parce que j'aurais pu. Parce que j'y ai cru, pis qu'ensuite, plus tard, j'ai arrêté d'y croire. Il y a un moment, dans tout, les histoires d'amour, les films, les romans, les vies, où c'est là, c'est juste une petite brèche et il faut que tu rentres dedans de toutes tes forces, il faut que tu prennes ton élan et que tu te garroches, oui, mais au bon endroit, au bon moment, et contre la bonne personne. Parce que sinon tu revoles, et après tu fais juste reprendre ton avion en vomissant encore. J'ai pas le mal des trans-ports. J'ai juste raté ma shot. Pis je le sais. C'est pas le gars qui saignait du nez quand il m'a vue pour la première fois, c'est pas Paris, et c'est sûrement pas l'art. Je sais pas ce qui s'est passé. Ni quand ça s'est passé. Mais je me suis passée à côté. Je me suis manquée. Si vous parlez aux gens autour de moi, ils vont vous le dire. Je pense que je suis belle. Je fais une job super dont j'ai pas envie de parler. J'ai un chum qui s'est pas mis à saigner du nez quand il m'a vue pour la première fois mais qui avait la grande qualité de pas être déjà marié. On va sûrement faire un bébé bientôt. Tout le monde pense que j'ai une vie formidable. Mais je dessine plus. Je vote plus non plus. ~~Mon père est mort. C'est passé et on s'est jamais repenti de rien. On a pas de la peine qu'il avait ou de ses~~

2-

~~Fin~~ ~~les jours encore à savoir Papa~~ Moi, maintenant, j'ai une collection de deux mille quatre cents CD et je les écoute jamais. Je sais juste qu'il y a un moment dans ma vie où j'y ai cru, où je me suis dit ça y est, je vais avoir une vie magnifique, mais finalement il faisait jamais beau, le gars était marié, j'avais pus une cenne, et c'est pas arrivé. Je sais pas pour quoi.

Je regrette tout de moi. Si je le disais aux autres, ils voudraient pas me croire.

Chaque fois qu'il vente, je me demande où est la sortie. Chaque fois je sais pas contre quoi je pourrais bien me lancer. Dans les jambes de qui. Chaque fois que je croise un gars, j'espère qu'il va se mettre à saigner du nez. Ça arrive jamais.

FIN

## Visage

J'ai jamais senti que le fait de pas être un intellectuel dans ma famille de profs changeait quelque chose à l'amour de mes parents ou quoi. J'ai jamais senti que c'était grave.

Je lisais pas beaucoup quand j'étais petit, mes sœurs oui, mes sœurs c'étaient des bolles, des vraies, j'aurais aimé ça lire mais je faisais un peu de dyslexie je pense ou peut-être pas, peut-être que ça m'intéressait juste pas, les romans, les histoires, la littérature, je pense que je suis pas ça. Je cherche pas ça. Je cherche la paix. Je veux la paix. La littérature c'est le contraire de la paix. J'ai toujours été secrètement jaloux du monde qui lit, parce que je trouve que c'est comme la cigarette, ça fait que t'es jamais tout seul. Maintenant je fume plus... je suis souvent tout seul. Mais c'est pas grave.

Quand j'allais à l'école je comprenais pas qui pouvait écouter un prof pendant si longtemps.



## Cauchemars

~~Y~~ existe, au fond de l'Égypte, une pyramide qui contient mon père.

Une pyramide blanche.

À six ans, il se levait la nuit, vers deux-trois heures du matin, quand son père à lui rentrait complètement soulé, pour lui faire à manger, pour lui faire cuire des œufs. Pour pas qu'il réveille sa mère et qu'ils se battent.

Debut

Mon père a arrêté l'école en septième année, quand son père est mort. Il a jamais été avocat. Ou pilote d'avion.

Y'a toujours eu quelque chose de complexe entre lui et moi, beaucoup d'amour énormément d'amour

mais toujours, aussi, ce sentiment-là d'infériorité qu'il avait envers moi. Je pense que ça partait du fait que j'étais très articulé, que j'avais, très jeune, déjà plusieurs convictions et que j'y tenais dur comme fer. Ça partait aussi beaucoup

~~du~~ fait que je faisais des tonnes de choses, toutes des choses que j'aimais, du fait que j'allais au bout de ce que j'avais envie de faire.

Je pense qu'il avait peur que je le trouve insignifiant ou bon à rien ou pas intelligent ou je sais pas, mais y'avait ce sentiment-là entre nous, qui nous empêchait d'être totalement complices, l'un avec l'autre. Mais, oui, vraiment là, j'y pense pis c'est vraiment ça, il se sentait inférieur à moi, ça revenait souvent dans nos conversations, souvent, très rapidement quand je parlais, il se sentait attaqué.

J'ai jamais trouvé que mon père était pas intelligent. Au contraire, on a la même intelligence, la même sorte d'intelligence, très sensible. Mon père, maintenant, est un homme qui me touche infiniment.

C'est quelqu'un qui aurait pu et qui aurait tellement aimé ça faire de grandes choses, mais à qui on a pas souvent donné de chance et qui est devenu très amer de ça. C'est excessivement triste.

~~A~~ujourd'hui, une pyramide, au fond de l'Égypte, contient mon père. Contient ses mains, sur les murs de sable, contient sa voix qui murmure doucement, comme on le fait dans les églises.



Mais jusqu'à trente ans, c'est mes cauchemars les plus *weird* qui contenaient mon père. Il venait la nuit, dans ma tête, s'asseoir dans sa vieille maison familiale, dans une maison que j'imaginai être celle de sa jeunesse, il venait s'asseoir, de dos, sa tête penchée dans ses mains. Il venait s'asseoir là et moi je venais aussi et chaque fois, je découvrais avec un cafard immense sa maison, ses objets, par terre, comme garrochés, comme lancés... J'avancais vers mon père et je l'entendais pleurer pis j'avancais vers mon père plus je l'entendais pleurer pis c'était doux, c'était des pleurs tellement profonds que c'était doux, que c'était creux ; ça pouvait durer des heures, moi derrière mon père, dans une maison poussiéreuse qui l'écoute pleurer, ça pouvait durer des heures, une bonne partie de la nuit en tout cas et j'me réveillais complètement angoissé, ça avait été insupportable.

Comme ces rêves-là sont devenus de plus en plus rapprochés, comme c'est devenu presque une obsession – je me couchais le soir avec la peur de rêver à ça –, j'ai fini par comprendre que c'était un message de l'inconscient pis comme c'était pas subtil pour cinq cennes, j'avais pas à chercher très loin : Mon père me manquait, mon père était malheureux, il avait été malheureux toute sa vie,

~~Il avait jamais fait ce qu'il aimait, je pouvais rien faire contre ça, mais là j'étais pas là, j'étais pas avec lui et ça me rongait profondément.~~

Parce que je savais que c'était un de ses plus grands rêves, parce qu'il m'en a souvent parlé, parce qu'il s'enlignait vraiment pas pour le faire, j'me suis levé un matin, je l'ai appelé et j'ai dit : « Habille-toi, on part deux semaines en Égypte. » Et c'est ça qu'on a fait, c'était pas une manière de parler quand j'ai dit « Habille-toi, on part », c'était pas une manière de parler parce que le temps qu'il s'habille et qu'il fasse sa valise, j'étais rendu chez lui, au Saguenay, il montait dans ma voiture et on partait prendre l'avion à Montréal pour Le Caire.

Ma mère le savait pas quand on est partis. Elle était contente pour nous, elle était vraiment heureuse pour mon père et pour moi de nous voir partir ensemble et c'est vrai que c'était beau, elle le savait pas mais c'était la dernière fois qu'elle le voyait, à ce moment-là c'était la dernière fois qu'elle voyait mon père. Et elle l'aimait, elle souriait, c'était super. Elle était contente pour lui. Fière pour lui. Tellement fière. Pis c'était la dernière fois qu'elle le voyait.

Mon père est mort en Égypte, dans une pyramide blanche.

Mon père est mort en Égypte complètement impressionné d'être là, enfin.

Plein de sable dans les cheveux et dans les sourcils, avec du sable toujours dans les mains, c'est vrai, il faisait ça, il marchait pis il prenait du sable par terre pour en avoir toujours dans les mains.

Et mon père, dans sa tête, entendait Bach c'est certain, mon père le connaissait pas, mais pour moi, mon père entendait Bach dans sa tête, parce que Bach me fait pleurer et que cette histoire-là me fait pleurer, l'histoire de mon père qui est mort en Égypte, dans une pyramide. L'histoire de mon père qui a jamais cru en Dieu, qui a jamais cru aux Églises, qui a jamais chuchoté dans une église parce que ça voulait rien dire pour lui et qui là, tout d'un coup, s'est agenouillé pis s'est mis à murmurer tout bas, parce qu'il croyait à ça, il croyait aux pyramides d'Égypte. L'histoire de mon père qui s'est retourné vers moi, la main sur le cœur et qui m'a demandé de sortir.

Je suis sorti doucement pis en fait, c'est ça. C'est dans ma tête à moi qu'on entendait Bach.

FIN

## Cinéma

Dans la toune de Richard Desjardins, la fille dit: « Tout mon être voudrait que tu sois le dernier. » C'est beau. C'est une phrase magnifique. J'espère avoir envie de la dire à quelqu'un un jour. C'est une des plus belles chansons que je connais. La toune finit pis on sait pas si finalement le gars a été le dernier, parce que c'est le début de leur vie, et elle commence juste à accoucher de leur premier bébé quand elle dit à la fin: « Aime-moi, aide-moi. » On peut supposer que oui, que le gars a été le dernier, vu que c'était à l'époque où on pouvait traverser le détroit de Bering à pied, et que les relations étaient peut-être moins compliquées dans ce temps-là. Peut-être pas en même temps. C'est assez dur à dire. Mais dans la mesure où l'espérance de vie devait tourner autour de trente-sept ans, on peut penser que c'était plus facile de rester avec la même personne toute sa vie.

Il y avait un fleuriste formidable aussi, près de mon école, qui venait du Liban et qui me laissait lui acheter des fleurs pour mes parents en échange d'un mélange de sous noirs et de pièces de monnaie en chocolat. Quand c'était la Saint-Valentin, j'achetais comme ça des fleurs à ce fleuriste qui perdait de l'argent mais qui me laissait exprimer mon amour, tout mon amour, mon amour infini pour mes parents infinis.

Aujourd'hui c'est plus comme ça partout. La maison est toujours tranquille, chaque chose est à sa place, les jumeaux grimpent plus nulle part, ma mère a un condo tout blanc et le toit coule plus jamais. Les Japonais disent qu'une maison finie, c'est une maison morte. J'aimais mieux avant. Quand la maison était en vie. J'aimerais ça que mes parents reviennent ensemble. C'étaient eux, la maison.

## Carnet

Les hommes qui écrivent m'ont toujours bouleversée. J'écris un peu, je sais ce que ça demande d'impudeur, d'humilité, de courage pour écrire, même juste un peu, même juste pour soi. Avec le temps j'ai appris à me méfier des littéraires, parce que je me suis fait assener deux-trois phrases comme : « Si je n'étais pas un romancier, je croirais que je suis amoureux de toi », ce qui calme les nerfs, tsé. On m'a aussi dit, en réponse à ma théorie selon laquelle le gars parlait sans arrêt pour éviter de m'embrasser : « Dans une vie parallèle, ce serait là, le moment où je t'embrasserais », et tout ça, sans le faire, évidemment. Bref, un moment donné, j'en suis comme revenue des vies parallèles, des belles phrases pis toute. Mais quand même. Découvrir l'écriture d'un homme que j'aime, ou que je vais aimer, que je sens que je pourrais aimer, même juste ça, les traces sur la page, les lettres formées avec fébrilité, légèreté ou

Début



impatience, ça m'émeut, d'une façon irréversible, ça me prend, ça me chavire. Ça me transperce. Je pourrais tomber amoureuse juste comme ça. Je le sais. Je fais attention. Et j'évite les séances de -dédicaces, les salons du livre, toute ça.

Bon. Ça c'est la première chose.

La deuxième chose c'est que je suis curieuse, maladivement curieuse, surtout quand je suis amoureuse. Je veux tout embrasser, je veux tout prendre, je veux tout, pis je le veux tout de suite. Je veux savoir qui j'aime, je veux aimer au complet. Alors des fois, au début d'une histoire, je fouille. Un peu. Pas beaucoup, mais un peu. Je sonde la table de chevet et les tiroirs du bas du bureau, les fonds de garde-robe. La pharmacie. Et j'ai l'impression de mettre au jour les débris de la Grèce au complet, souvent, tellement ça raconte toute, tellement je peux voir dans les objets tout ce qui nous a précédés, l'enfance, le secondaire, les vaccins, les peines d'amour, tout ce qui nous a poussés l'un vers l'autre, inexorablement, l'album de finissants, la raquette de tennis abandonnée, les journaux de voyage, les grands rêves, les granules d'homéopathie contre la perte de cheveux.

Les antidépresseurs, le cœur se fend - la bouteille date de 1999. Le cœur se recoud.

La littérature érotique. Les cartes de vœux.

Les lettres.

Je sais que c'est pas joli joli. Je le sais ben que c'est pas correct, qu'il faut attendre de... je sais pas, d'être invité. Même si c'est pour comprendre, même si c'est pour prendre avec soi l'autre au complet, toute l'histoire de sa civilisation, tout ce qui l'a mené jusqu'à toi, d'où il arrive, ce qui l'a fait, construit, blessé, relevé. Je sais qu'il faut attendre d'être emmené sur ces terres-là, en bonne et due forme, pris par la main, quand le moment vient, mais moi, qu'est-ce que tu veux, je peux pas m'en empêcher.

Malgré tout, c'est bien, je pense. Je veux dire que ça fait pas de mal. Ça fait que je fais attention à des faiblesses invisibles à l'œil nu. Ça me rend tendre... oui c'est ça. Ça m'attendrit.

Dans les vestiges de mon ex, j'avais trouvé un carnet bleu. Je l'ai lu sur la pointe des pieds. J'ai lu avec le cœur qui battait à mes tempes. Je l'ai lu au complet. Il avait écrit des pensées drôles et délicates, sur les filles, sur lui, il avait transcrit quelques citations. Et il parlait de ses amoureuses. Il en parlait bien, il en parlait avec amour. Il

écrivait: « Quand Cécile chante doucement en cuisinant, je sais que je peux me reposer, enfin me reposer. Me reposer. » Ou « M. est partie.

Je vois plus rien. Je suis redevenu aveugle. » Il parlait de quand il faisait l'amour avec Val, de sa bouche, de son sexe solaire. C'était beau. Il parlait de Val encore, de quand elle était en mission au Guatemala, de son absence, de son ennui, il disait : « Elle me manque. Tout me manque. » Il parlait de ses amoureuses. Il parlait des filles avec qui il aurait voulu, mais avec qui ça s'était pas passé. Il parlait d'une F, je n'arrivais pas à deviner qui était F, mais si elle avait lu tout ce qu'il pensait d'elle, elle n'aurait pas fait autant de chichis. Il parlait de toute ça. De tout ce qu'il y avait dans son cœur. Je l'aimais pour ce qu'il me donnait, et je l'aimais aussi pour le reste, caché, pour ce qu'il y avait dans le carnet bleu, pour son amour ancien pour d'autres filles, pour ses amours au complet, celles qu'il avait vécues, celles qu'il avait rêvées. Je l'aimais pour toute ça.

On s'est laissés, comme les gens qui s'aiment pis qui s'aiment plus fort. On s'est quittés, mais on est restés amis. Je suis retournée chez lui, et un soir, pendant un party, j'ai pas pu résister : je suis allée voir dans le carnet bleu s'il avait écrit sur moi. Ce qu'il avait écrit.

Rien. Il avait rien écrit. Ni pendant qu'on était ensemble, ni après. J'ai laissé aucune trace.

Ça m'a broyé le cœur.

Il avait rien écrit. Rien pour moi. Comme si j'avais pas existé. Je faisais pas partie de sa civilisation.

Je suis retournée avec les autres, boire du rosé autour du barbecue, et j'ai fait semblant de rien. J'ai fait semblant de rien.

FIN